

pourées dans le cœur maternel ! il est passé, le temps où les étrennes apportaient à l'enfant un peu du goût de ses parents. Il a sa personnalité aujourd'hui et il veut se donner les choses dont il aura envie.

C'est dit : on lui remettra ses étrennes en argent, et rien ne prouve que Madame ne sera pas un peu triste en les lui donnant.

VI

Mais le temps a marché ; l'adolescent est devenu un homme, ayant pris sa place dans la société, et constitué à son tour une famille.

Les chers souvenirs de la maison paternelle s'estompent petit à petit dans la nuit du passé, chassés par le vent du siècle qui fait tourner, sans s'arrêter jamais, les pages du livre de la vie.

Les vieux parents ne sont plus là pour donner des étrennes, et le premier Jour de l'An rappelle tristement leur mémoire ; ils dorment l'éternel sommeil dans l'éternelle nuit du tombeau.

Ces pensées sont tristes, et le réveil du premier janvier en est assombri...

Mais quelles sont ces voix argentines qui chantent gaïement derrière la porte encore fermée ?

Ce sont les enfants, la génération nouvelle qui monte et qui, ignorante encore du labeur humain, ne pense qu'à la joie des étrennes et des bonbons.

La porte s'ouvre, et les voici, les chérubins roses et frais, dans leurs longues chemises de nuit, avec leur petit museau futé.

Ils apportent à papa ses étrennes : une belle page d'écriture lentement écrite par le petit garçon, un ouvrage au crochet exécuté péniblement par la fillette.

Et le père, attendri, embrasse ses enfants pendant que la mère, souriante, tire d'une armoire les joujoux préparées la veille.

Quelle ivresse ! quels cris ! quels bonds !

Les parents ont de belles étrennes : la joie des bébés.

VII

Puis, encore des années, et encore des années ; la vieillesse est venue avec son lourd fardeau, amenant à sa suite l'escorte des jours sans soleil, des lendemains sans longues espérances.

Quand l'heure du Nouvel-An sonne, on songe qu'on ne verra peut-être plus pareille date et qu'avant son retour on aura rejoint ceux que l'on a aimés, qui sont partis les premiers et qui vous attendent dans le mystérieux inconnu de la mort.

Mais chassons ces sombres pensées !

Autour de l'aïeul, voici la famille rassemblée. Ils sont tous là, les enfants et les petits-enfants, toute la gamme humaine, jusqu'au petit dernier apporté dans les bras de la nourrice.

Et bon papa attendri salue du regard ses descendants, ceux qui le continueront quand il ne sera plus là, ceux qui portent à leur tour le nom qu'il s'est efforcé d'honorer pendant soixante-quinze ans.

De sa main qui tremble un peu, il prend les bouquets qu'on lui apporte, qui viennent embaumer sa maison du parfum de leurs fleurs.

Il revoit dans une revue rapide, le cours de son existence, depuis ses premières étrennes jusqu'à celles-ci, qui seront les dernières sans doute ; et en distribuant des baisers à la ronde, il se dit qu'il n'a rien à déplorer, et que la vie lui a été clémente, puisqu'il a aimé et qu'il a été aimé.

FÉLICIEN NACLA.

GRATITUDES

Nous offrons de bien sincères remerciements à l'agence de publicité de Paris, Amédée Prince et Cie, pour le gracieux envoi qu'ils nous ont fait.

Cette livraison du *Figaro Illustré* est un riche écriin de morceaux d'art et de littérature, absolument digne d'être présenté à ses clients par la populaire et sympathique maison parisienne qu'est l'agence Prince et Cie.

CONTE DE NOËL

POUR LES ENFANTS



ÉTAIT le 24 décembre 1892. M. et Mme Lebrun et le grand Charles, leurs fils aînés, venaient de partir pour la messe de minuit à l'église Sainte-Anne, Ottawa. Il ne restait à la maison que l'aïeule, et les trois petits enfants : Ti-Lou, Titine et Fifine, qui en dépit de l'heure avancée, n'avaient pas fermé les yeux ; ils auraient tant aimé à voir le petit enfant Jésus, eux aussi, comme leurs parents et leur grand frère, mais le papa avait dit que s'ils étaient bien sages, s'ils dormaient bien, que le petit Jésus viendrait peut-être les voir dans la nuit de Noël. Ils ne pouvaient sommeiller : leurs yeux restaient grands ouverts, malgré eux, c'est ce qu'ils affirmaient à la grand'mère. Fifine, la plus vieille des deux fillettes tout à coup demanda :

— Mémère, contez-nous donc un conte s'il vous plaît ? Un conte du petit Jésus ?

La vieille qui ne pouvait rien leur refuser tant elle les aimait, y consentit de bonne grâce. Elle essuya ses lunettes avec son tablier à carreaux, toussa une ou deux fois, et tout en travaillant à son éternel tricot, commença :

« Je vais vous raconter, chers petits, une histoire, qui m'a été dite quand j'étais moi-même enfant comme vous autres. Il y a bien longtemps de ça !

À la campagne il y a des places où les habitants sont trop pauvres pour arranger une crèche au petit enfant Jésus dans leur église, comme celle que nous avons à Sainte-Anne, mais ils font de leur mieux, et Dieu leur tient compte de leur bonne intention.

« Dans un endroit très éloigné, je ne me rappelle plus le nom, mais c'était en bas de Québec, vivait une pauvre femme. Elle demeurait loin de l'église, et malgré cela on la voyait plus souvent que les autres à la messe. Elle était infirme et marchait difficilement. Les méchants enfants des alentours l'avaient baptisée "Traine pogne," je n'ai jamais su pourquoi ; mais dans tous les cas, elle était assez malheureuse sans la troubler davantage en lui donnant ce nom-là. Elle se fâchait tout rouge quand elle s'entendait appeler ainsi, et celui qui avait le malheur de tomber entre ses mains alors, n'en sortait pas aussi joyeux qu'avant.

« Une fois, la veille de Noël, la cloche de cette église de campagne venait de tinter les derniers coups, et les retardataires se hâtaient afin d'arriver à temps pour la messe de minuit. La vieille femme que j'ai déjà nommée, était au nombre de ces derniers, vu son infirmité. Elle tenait par la main un enfant de six ans, nommé Célestin, son petit fils, et marchait si lentement que les autres en le dépassant la bousculaient dans le chemin étroit, dans leur empressement à arriver.

« Aussitôt la messe finie, après tous les autres fidèles, elle conduisit à la crèche Célestin, pour faire une petite prière et voir l'enfant Jésus ; mais le bambin n'avait pas plus l'idée de prier que de se jeter à l'eau. Une autre affaire lui tournait la tête : le petit avait une grande faim et ne pensait qu'à l'assouvir, mais comment ?

« La grand'mère, agnouillée sur le plancher froid du sanctuaire, priaït avec ferveur dans ce moment, mais un mot de Célestin l'arrêta.

« — Mémère !

« — Que veux-tu ?

« — J'ai faim, mémère !

« — Tais-toi ! tu mangeras quand nous serons arrivés à la maison.

« — Ah ! mémère, j'ai faim !

« — Je te dis d'attendre un peu. Tu mangeras à la maison.

« — Mémère, dit encore Célestin, il a l'air bon à manger, le petit Jésus. Veux-tu que je le mange ?

« — Tu n'es pas fou ! Laisse-moi tranquille !

« Et la vieille continuait sa prière.

« Ils étaient seuls alors dans l'église et le petit garçon, après avoir longtemps résisté à la tentation, tendit ses deux mains mignonnes vers la

crèche, y prit l'enfant Jésus, et joyeux, y mordit à belles dents. Le petit Jésus, pour apaiser la faim du petit malheureux s'était changé en sucre. Célestin mit dans ses poches les plus gros morceaux, qu'il ne pouvait manger, en ayant bien soin de mettre son mouchoir par-dessus pour les cacher.

« Avant de se lever "Traine pogne" ayant jeté les yeux sur la crèche s'aperçut bien vite de la disparition et regardant le petiot d'un air hébété elle le vit expédier d'un air satisfait le dernier morceau qu'il avait à la main : un bras.

« Elle comprit tout.

« La vieille, craignant, avec raison, d'être réprimandée par M. le curé ou par les paroissiens s'il en venait en ce moment sortit en toute hâte de l'église avec Célestin.

Tous trois Ti-Lou, Titine et Fifine trouvèrent que le petit Jésus avait été bien bon pour Célestin. Ils auraient bien aimé, disaient-ils, avoir été à sa place, et secrètement, Fifine se promit que, si elle allait à l'église avec sa maman ou d'autres, le jour de Noël, et si elle en avait la chance, elle risquerait un coup de dent sur le petit Jésus. Qui sait ? Ils se ferait peut-être en sucre pour elle aussi.

W.-J. SABOURIN.

LE MARÉCHAL CANROBERT

La mort du Maréchal de Mac-Mahon a appelé l'attention sur le maréchal Canrobert, qui, par suite de ce décès, reste le dernier des maréchaux de France.

En 1870, au début de la guerre contre l'Allemagne, il en existait huit.

Un fait curieux : tous ces soldats qui avaient tant de fois répandu leur sang sur les champs de bataille sont morts—de vieillesse, on peut dire,—à un âge avancé.



Randon est mort en 1871, à soixante-seize ans ; l'année suivante, Forey est mort à soixante-huit ans, et Vaillant, le doyen des maréchaux, à quatre-vingt-deux ans. Baragney d'Hilliers, lorsqu'il mourut, en 1878, avait quatre-vingt-trois ans, et Lebœuf, en 1888, soixante-dix-neuf ans. Enfin, Mac-Mahon vient de mourir dans sa quatre-vingt-sixième année.

Nous ne compterons que pour mémoire Bazaine, qui mourut, en 1888, à soixante-dix-sept ans.

Le dernier des maréchaux français Canrobert, le héros de la bataille de Saint-Privat, est dans sa quatre-vingt-cinquième année.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nettoyage des tuyaux de descente des eaux ménagères.—Il arrive fort souvent que des obstructions se produisent dans les tuyaux de descente des eaux ménagères. Ces obstructions sont dues à des amas de matières grasses qui se solidifient.

On arrive facilement à faire dissoudre ces dépôts de graisse dans les tuyaux en y introduisant de la potasse à l'état solide et en versant par-dessus de l'eau chaude.

La potasse forme avec la graisse un savon mou ou liquide que l'eau entraîne.